

Une éthique de sagesse pour l'ère de la technologie : pourquoi et surtout comment ?

Michel Puech

*Maître de conférences
en philosophie, université
Paris-Sorbonne*

Je voudrais proposer qu'on ne se soucie plus seulement de la *littératie* digitale, qui serait nécessaire pour survivre dans le monde contemporain, et qu'on mette en chantier une véritable *sagesse* pour l'ère technologique, qui viserait non pas la simple survie ou l'« employabilité », mais l'épanouissement des personnes humaines dans la technosphère contemporaine. Cette transition, de la survie vers l'épanouissement, me semble être une des tâches d'une éthique appliquée naissante, la technoéthique, dont je voudrais proposer une version « sapientiale » (animée par l'éthique d'une vertu particulière, la sagesse).

DANS la littérature philosophique (anglophone), la technoéthique naissante¹ est liée à la renaissance du souci pour la « vie bonne » et les questions dites « sociétales », dans des perspectives souvent renouvelées par une approche plus directement éthique que sociologique ou politique. La méthode et les concepts de la technoéthique se situent à l'intersection d'au moins trois disciplines : la philosophie de la technologie (particulièrement les travaux d'Albert Borgmann et de Carl Mitcham), l'éthique appliquée (particulièrement les courants récents en éthique de la vertu) et les études sur les médias numériques (particulièrement l'inspiration donnée par Charles Ess).

La question de la sagesse est mise à l'ordre du jour par deux disruptions que produit l'environnement technologique contemporain : il est à la fois numérique et « perversif » (présent partout, en surface et en profondeur), ce qui ne correspond plus aux conditions dans lesquelles on pensait le monde matériel à l'ère industrielle (le XIX^e siècle et la plus grande partie du XX^e siècle). La technoéthique s'intéresse à la profonde mutation de nos systèmes de valeur, dans l'état présent de

1. R. Luppigini, R. Adell, *Handbook of Research on Technoethics*, 2 vol., Hershey, Information Science Reference, 2008.

la technosphère et de l'infosphère. Nous nous adaptons avec une étonnante virtuosité aux innovations matérielles, le Web et le smartphone par exemple, mais certainement pas aussi facilement et sereinement à leurs conséquences morales, émotionnelles et sociétales. Après plusieurs décennies de sciences humaines consacrées au décryptage politico-social de la technologie, les nouvelles tendances philosophiques mentionnées plus haut convergent d'une manière ou d'une autre vers la considération de l'existence personnelle des humains et de leurs comportements pragmatiques engageant des valeurs ou chargés de valeurs. Il reste incontestable que l'appropriation intime d'un nouveau type d'artefacts, numériques, est une innovation de rupture qui a produit comme première conséquence apparente et massive une « désappropriation » paradoxale pour le soi contemporain (une « aliénation », disait-on naguère). Mais pour orienter l'évaluation de l'existence numérique vers des valeurs pragmatiques et constructives, il pourrait être possible aujourd'hui de faire succéder à cette phase de critique sociale une recherche d'éthique appliquée qui dessine son propre modèle, spécifique de la technosphère et de l'infosphère.

La notion de « technique de soi », dans la dernière partie de l'œuvre de Michel Foucault², offre un substrat idéal pour développer l'idée d'une sagesse pour l'ère technologique. L'idée principale de Foucault est que le *soin de soi* est une pratique de constitution de soi par une permanente réappropriation, une résistance constructive du soi face aux structures de domination qui lui sont imposées. Cette conception du soin de soi reprend les aspects les plus féconds des éthiques hellénistiques, mais en même temps elle est parfaitement adaptée à l'âge de *Big Brother* et des innombrables *Little Brothers* de la technosphère actuelle. En se centrant sur l'éthique des *technologies ordinaires*³, on peut concevoir la pratique de soi comme l'exercice philosophique permanent d'une recherche de sagesse (pleine conscience, consistance, authenticité) dans le contexte contemporain. Foucault a réanimé avec audace, dans la modernité, la pratique de soi comme *tekhnê tou biou*, une technique de vie qui n'est pas un remède (*therapeuein*), comme dans la métaphore platonicienne classique de la domination en tant que nécessaire « médecine », mais plutôt hygiène de vie (*hugiainon*)⁴. L'exercice de la vie, la vie en exercice est la construction et l'éducation de soi, qui sont en même temps technique de soi⁵.

Aux sources d'inspiration de Foucault, largement stoïciennes (Marc Aurèle, Sénèque, Épictète, Plutarque), on peut ajouter le courant profondément novateur des études récentes sur le bouddhisme et le zen, en particulier lorsqu'elles redéfinissent pour le contexte moderne la tâche infinie de constitution de soi comme

2. S. Dorrestijn, « The design of our own lives: Technical mediation and subjectivation after Foucault », thèse de docteur en philosophie, University of Twente, 2012. Disponible sur http://members.te.le2.nl/s.dorrestijn/downloads/Dorrestijn_Design_our_own_lives.pdf (consulté le 10/12/2014).

3. M. Puech, « Ordinary technoethics », *International Journal of Technoethics*, 2013, vol. 4, n° 2, p. 36-45.

4. M. Foucault, *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*, Paris, Gallimard/Seuil, 2001, p. 10-305-421.

5. *Ibid.*, p. 46.

6. P. D. Hershock, *Reinventing the Wheel: A Buddhist Response to the Information Age*, Albany, State University of New York Press, 1999. P. D. Hershock, *Buddhism in the Public Sphere: Reorienting Global Interdependence*, Londres, Routledge, 2006, chap. 8.

l'accès à une « virtuosité » existentielle⁶. Cette virtuosité est la prouesse existentielle consistant à réinventer incessamment la sagesse pour entrer en harmonie avec les circonstances infiniment diverses de chaque situation réelle dans le monde, dans chaque rencontre avec le monde. Cette invention est la constitution de soi, qui est une capacité acquise et non innée, et qui se perfectionne par la pratique. La meilleure analogie est celle du musicien virtuose de son instrument, puis celle du maître en arts martiaux. Chacun d'eux possède une technique au point où il la transcende, au point où il se libère de la technique. Cette notion de virtuosité recèle une remarquable ressource philosophique pour penser la technologie de manière originale – en précisant que la virtuosité, dans le domaine de la sagesse et de l'action pratique, ne se confond pas avec l'expertise, qui, elle, relève du domaine du savoir.

L'idée que le mode de vie de chacun importe éthiquement est déjà une idée saine, mais la pratique d'une sagesse contemporaine comme virtuosité existentielle dans la technosphère va plus loin. Elle repose sur une incessante interaction, évaluative et créative, avec les artefacts (les objets et structures technologiques). Cette interaction est une *conversation* avec le monde. La vie nous parle et nous lui parlons, en réponse et en anticipation, comme dans toute conversation. L'art de la conversation s'apprend lentement et par la pratique, son exercice implique une permanente prise de conscience, dynamique, des éléments infiniment variés de la situation. Il est possible que la virtuosité dans l'art de la conversation soit devenue un talent parfaitement obsolète, elle n'en reste pas moins un modèle suggestif pour la pratique de la sagesse dans une technosphère et une infosphère qui *s'adressent* à nous de si constante et pressante façon.

La principale nouveauté de l'approche sapientiale en technoéthique est sa volonté

de dépasser le seul souci du *fonctionnel* qui anime la conception et l'analyse des technologies. Nous ne pensons pas réellement à l'extérieur du cadre de pensée technique, particulièrement dans les éthiques utilitaristes de la science et de la technologie. Réanimer des questions comme la consistance et l'authenticité du soi permet à la technoéthique de prendre en charge le besoin plus ou moins clairement ressenti dans la modernité de « rassembler » ses idées et surtout ses projets, de se « retrouver », de se construire au lieu de se disperser. La (relative) abondance, matérielle et informationnelle, dans la technosphère et l'infosphère, est aussi une abondance de moyens pour la construction de soi, à un degré qui n'a jamais été atteint ni même imaginé jusqu'ici dans aucune culture. Représentons-nous Montaigne, ou un philosophe des Lumières, à qui l'on montrerait Internet et Wikipédia, il en défaillerait de bonheur. Pourtant, la prise de conscience de ces possibles et de leur faisabilité reste insuffisante dans la modernité.

La seconde nouveauté essentielle de l'approche sapientiale en technoéthique est qu'elle se limite au niveau *infra-politique*, une limite qui rompt avec le consensus selon lequel la technologie ne peut être comprise que dans un contexte politique et ne peut être modifiée que par une action politique. En pratique, l'apprentissage de la littératie numérique se fait déjà par une humble et permanente éducation de soi dans la vie ordinaire. La vie moderne, dans sa quotidienneté, nous apprend beaucoup sur les appareils électroniques et sur les ressources en ligne, par des activités telles que trouver son chemin dans une ville inconnue, trouver une baby-sitter, vendre un vélo d'occasion ou repérer le meilleur restaurant thaï de la ville. Un apprentissage équivalent des *valeurs* impliquées dans les interactions technologiques ordinaires est imaginable à l'échelle de la technosphère, et il est déjà imposé par l'implication intime

de nos existences dans l'infosphère – l'analyse de la socialité en ligne des adolescents américains par Danah Boyd⁷ démontre que leur appropriation des réseaux socionumériques est largement un apprentissage éthique aussi.

Le cas du smartphone permet de mieux appréhender la signification éthique et l'importance existentielle des technologies ordinaires. Ce nouvel appareil (dit « *wearable* ») qui se porte comme un vêtement et dans les vêtements ou le sac à main, nous immerge dans la nouvelle interface numérique avec le monde, l'infosphère. Elle médiatise un nombre toujours plus grand de nos activités (du GPS à l'agenda, du dictionnaire à l'horloge ou l'appareil photo). L'expérience existentielle avec de tels outils va plus loin que le paradigme fonctionnel, déjà riche et complexe, décrit par les philosophes de la technologie (le *device paradigm* de Borgmann, 1984). L'infosphère nous confère de véritables *capabilités* au sens philosophique (Amartya Sen, Martha C. Nussbaum), directement par la montée en puissance (*empowerment*) de la personne ordinaire, et indirectement par les capacités additionnelles que l'infosphère rend accessibles. Le nouvel objet intime qu'est le smartphone fait l'objet d'une véritable relation d'attachement, aussi riche émotionnellement que fonctionnellement⁸.

Pour cette raison, il ne suffit plus de se soucier de l'adaptation fonctionnelle des individus à l'infosphère, car ces habiletés font partie de la vie ordinaire dans le monde numérique (pour ses « natifs » comme pour ses « immigrants »), mais il faut se soucier de l'épanouissement des individus dans l'infosphère. La question de l'éducation au numérique ne porte plus seulement sur ce qu'il faut savoir faire pour avoir un emploi, mais sur ce que signifie l'épanouissement d'une personne humaine dans l'environnement contemporain. Nous avons à faire face à une abondance des moyens, alors que la capacité à se donner des fins semble terriblement affaiblie à l'époque contemporaine. La culture digitale consistait à savoir utiliser Google ou Wikipédia, fonctionnellement. La métaculture dont nous avons besoin porte sur les capacités d'évaluation critique et d'appropriation authentique des données disponibles sur le Web, par un soi engagé dans la construction de soi.

Il s'agit de la question éthique fondamentale, et nous l'avons largement perdue de vue. L'effet combiné du discrédit des idéologies (politiques et religieuses) et du confort fourni par l'abondance (relative) dans la technosphère donne l'impression que des décisions fondamentales sur les valeurs ne sont plus nécessaires, dans la modernité. Une existence humaine reposant sur un emploi acceptable (fonctionner dans la production) et une vie privée acceptable (fonctionner dans la consommation)

7. D. M. Boyd, « Taken out of context: American teen sociality in networked publics », thèse de docteur en philosophie, Berkeley, University of California, 2008. Disponible sur <http://www.danah.org/papers/TakenOutOfContext.pdf> (consulté le 10/12/2014).

8. J. E. Katz, *Handbook of Mobile Communication Studies*, Cambridge, MIT Press, 2008.

9. H. G. Frankfurt, *The Importance of What We Care About*, Cambridge University Press, 1988, p. 92.

semble satisfaire le cahier des charges post-moderne le plus minimal. Une attitude éthique ou de sagesse ne demande pas exactement de fixer une fois pour toutes ses propres références de valeur, car elles peuvent changer et s'adapter, elle consiste plutôt en une méta-attitude consistant à prendre en charge l'orientation de sa vie. Il s'agit de se soucier de ce dont nous nous soucions, de comprendre l'importance d'attribuer de l'importance à ceci ou à cela (« *caring about what we care about*⁹ »). Cette forme de sagesse donne naissance à une pratique technoéthique ordinaire. Elle donne une base pour résister à la désappropriation et à l'infantilisation promues par les médias et l'industrie publicitaire. Par ailleurs, cette vision, reposant sur des micro-actions de sagesse dans nos usages de la technosphère et de l'infosphère, est en rupture avec la vision subrepticement « industrielle » d'une transformation sociale par ingénierie sociale, politique, ou économique.

Le véritable pouvoir (au sens de l'*empowerment*) que nous donnent la technosphère et l'infosphère n'est pas directement celui de l'action ou de l'information – ni l'information obtenue instantanément de Google et Wikipédia ni les capacités matérielles que confèrent une voiture ou une carte de crédit. Il est dans le passage de ces capacités de premier ordre à une capacité de second ordre, la constitution de soi. On ne peut pas objecter que les applications pratiques de cette méta-attitude soulèvent des problèmes complexes de normes et de conflits de normes, et que tout reste à faire encore, théoriquement, lorsqu'on engage une méta-attitude sapientiale en technoéthique. Car chacun en sait largement assez sur les conséquences de ses micro-actions de déplacement, d'alimentation, de consommation matérielle ou culturelle, de soin, etc. pour modifier les micro-

décisions qu'il prend plusieurs fois par jour dans la technosphère et dans l'infosphère. Et en s'engageant dans une pratique technoéthique ordinaire, on apprend et on expérimente, on développe cette virtuosité existentielle que doit être la sagesse contemporaine.

Bibliographie

D. M. Boyd, « Taken out of context: American teen sociality in networked publics », thèse de docteur en philosophie, Berkeley, University of California, 2008. Disponible sur <http://www.danah.org/papers/TakenOutOfContext.pdf> (consulté le 10/12/2014).

S. Dorrestijn, « The design of our own lives: Technical mediation and subjectivation after Foucault », thèse de docteur en philosophie, University of Twente, 2012. Disponible sur http://members.tele2.nl/s.dorrestijn/downloads/Dorrestijn_Design_our_own_lives.pdf (consulté le 10/12/2014).

M. Foucault, *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*, Paris, Gallimard/Seuil, 2001, p. 10-305-421.

H. G. Frankfurt, *The Importance of What We Care About*, Cambridge University Press, 1988, p. 92.

P. D. Hershock, *Reinventing the Wheel: A Buddhist Response to the Information Age*, Albany, State University of New York Press, 1999.

P. D. Hershock, *Buddhism in the Public Sphere: Reorienting Global Interdependence*, Londres, Routledge, 2006, chap. 8.

J. E. Katz, *Handbook of Mobile Communication Studies*, Cambridge, MIT Press, 2008.

R. Luppicini, R. Adell, *Handbook of Research on Technoethics*, 2 vol., Hershey, Information Science Reference, 2008.

M. Puech, « Ordinary technoethics », *International Journal of Technoethics*, 2013, vol. 4, n° 2, p. 36-45.